



HAL
open science

Montaigne et son corps

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. Montaigne et son corps. Former le corps, Isabelle Dejardin, Mar 2016, Orléans (45), France. halshs-04540770

HAL Id: halshs-04540770

<https://shs.hal.science/halshs-04540770>

Submitted on 12 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Montaigne et son corps

Lorsque en 1774 parut le *Journal du voyage de Michel de Montaigne*, voyage effectué en Allemagne et en Italie par Montaigne, dont le manuscrit original venait d'être retrouvé dans sa demeure du Périgord, les lecteurs de Lumières furent déçus : ils ne s'attendaient pas à voir l'un de leurs philosophes préférés consigner dans les moindres détails les effets des bains et des lavements sur sa santé. C'est à se demander s'ils avaient bien lu les *Essais*, cet ouvrage où la métaphore corporelle est omniprésente, comme par exemple dans la toute dernière page : « Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encores faut-il marcher de nos jambes. Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes nous assis, que sus nostre cul. » Aucune vulgarité ici pour un homme du XVI^e siècle. Ni quand l'auteur dit de ses écrits qu'ils sont les « excréments d'un vieil esprit », ce mot médical désignant à l'époque n'importe quelle sécrétion corporelle. Un dernier trait de ce type me permettra de rendre hommage ici à mon professeur d'hypokhâgne qui avait inscrit au tableau une phrase de Montaigne restée dans ma mémoire : « C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme, à ce qu'on luy avoit donné à cuire. » Pas de culture humaniste sans digestion, donc sans transformation... Il s'appelait Pierre Verdier. C'était en septembre 1963.

Montaigne n'est certes plus un jeune homme au moment où il commence à écrire ses *Essais*, vers 38-39 ans. Sans être un vieillard quand la mort met fin à ce travail toujours repris et amplifié, à 59 ans, il est déjà entré, selon son expression, « dans les avenues de la vieillesse ». A cet âge, le corps se déforme plus qu'il ne se forme. J'espère que je ne décevrai pas l'attente de ceux qui m'ont aimablement invité à cette journée d'étude ni de leurs étudiants en

m'intéressant, avec Montaigne, à la déformation des corps autant sinon plus qu'au rôle que les sociétés, et particulièrement dans leurs pratiques éducatives, jouent dans leur formation, dans leur mise en forme.

• **Pacte d'écriture : « je dois au public universellement mon portrait »**

D'une façon générale, Montaigne semble fasciné par les corps des autres, par les corps autres, que ce soit celui de « l'enfant monstrueux » auquel il consacre un chapitre, celui de la prétendue sorcière dont on l'a assuré qu'elle avait sur elle « je ne sçay quelle marque insensible », celui de Marie Germain, transsexuel barbu qui lui dit avoir vu ses « membres virils » se produire lors d'un saut excessif et malencontreux, ceux encore des misérables suppliciés aux corps démembrés ou brûlés, sans oublier les corps nus des anthropophages du Nouveau Monde, qui au moins ne cuisent les hommes qu'ils vont manger qu'après les avoir tués.

Parler aussi et d'abord de son propre corps était cependant une obligation pour celui qui avait conçu son livre comme un autoportrait, voire comme un miroir où se regarder lui-même de bon biais pour mieux répondre à l'injonction delphique du « Connais-toi toi-même ». Rappelons-nous l'avertissement « Au lecteur » sur lequel s'ouvrent les *Essais* : « C'est ici un livre de bonne foy, lecteur [...] c'est moy que je peins [...] si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dit vivre encore souz la douce liberté des premieres loix de nature, je t'asseure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, Et tout nud. » Imaginons un peu ce qu'eût été, en cette page d'accueil, le portrait de l'auteur, nu et en pied !

Huit ans après la première édition bordelaise en deux livres, dans le « troisieme allongail des pieces de [s]a peinture », donc dans ses *Essais* parisiens de 1588 en trois livres, pour préciser que « [s]on livre est toujours un » Montaigne renouvelle le contrat passé avec le lecteur : « Chacune de mes pieces est esgalement mienne, que toute autre : Et nulle autre ne me fait plus proprement homme que cette cy. Je dooy au publicq universellement mon

pourtrait. » Le regard est celui d'un anatomiste, qui examine, tel Vésale, chaque partie du corps humain, élément par élément : « Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chaque piece, chaque moment, fait son jeu. » Mais de quelle « piece » tient-il donc tant à nous entretenir, pièce qui fait son jeu à part et change d'un moment à l'autre ?

En pied de page, sur son exemplaire de travail appelé communément Exemplaire de Bordeaux, il a écrit de sa main, puis biffé, cette note passée jusqu'à tout récemment inaperçue : « je ne croyais pas tant oser ». La « pièce » dont il parle ici, dans le chapitre « Sur des vers de Virgile », il laisse le poète Martial la nommer : c'est la *mentula*, autrement dit pénis, ce « membre » dont Montaigne déclare qu'il est « inœbediant », c'est-à-dire désobéissant, qu'il n'en fait pour ainsi dire qu'à sa tête... Le contexte de la citation permet d'attribuer à lui-même le vers du poète latin : « Certes [la nature] m'a traité illegitamment et incivilement, *Si non longa satis, si non benè mentula crassa* [*i.e.* « si elle n'est pas assez longue, si elle n'est pas bien grosse »], et d'une lesion enormissime. » On appréciera en un tel contexte l'humour de ce superlatif tout en entendant le mot « lesion » dans un sens juridique et non médical. Voilà ce qu'est un portrait enfin « universel », c'est-à-dire complet : « je me suis ordonné d'oser dire tout ce que j'ose faire : et me desplaist des pensees mesmes impubliables. »

Petite aussi était sa taille, mais cela au vu et au su de tous : « je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : Ce deffaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité : à ceux mesmement, qui ont des commandements et des charges : car l'autorité que donne une belle prestence et majesté corporelle, en est à dire [leur manque]. » C'est un gentilhomme d'épée qui parle et il aurait bien aimé avoir une taille digne de son rang. S'estimait-il laid ? Ce n'est pas si sûr, malgré ce qu'il déclare dans « De la présomption » : « Les autres beautez, sont pour les femmes. La beauté de la taille, est la seule beauté des hommes ». La suite, en effet, énumère ses propres qualités physiques alors même qu'il semble les considérer comme secondaires : « Où est la

petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille, et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste proportion de teste, ny la fraischeur du teint, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la juste proportion de membres, peuvent faire un bel homme. » Tout au plus, avec Aristote, pourra-t-on trouver « joli » un tel homme, mais nous sommes loin du compte ! Poursuivons la citation : « J'ay au demeurant, la taille forte et ramassée, le visage, non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaude ». En termes tout aussi médicaux, Montaigne consacra à sa franche et avenante « physionomie » et à celles, plus disgracieuses de Socrate et de La Boétie, l'avant-dernier chapitre de son livre. Le bel équilibre de ses humeurs, de ses membres et de ses traits ne l'empêche pourtant pas d'admirer et peut-être d'envier la belle stature du duc de Guise, qu'Henri III jugeait, dit-on, plus grand encore mort que vivant.

• **Père et fils : « il haïssait toute sorte de sauces, je les aime toutes »**

C'est encore dans le chapitre « De la présomption » que Montaigne dresse une sorte de bilan de ses aptitudes ou plutôt de ses inaptitudes physiques : « D'adresse et de disposition, je n'en ay point eu ; et si suis fils d'un pere dispost, et d'une allegresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition, qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guere aucun, qui ne me surmontast ; sauf au courir, en quoy j'estoy des mediocres. » Souvent les commentateurs imputent cette liste d'incompétences à un goût de l'auteur pour l'autodérision. Je pense, quant à moi, qu'il dit exactement ce qu'il en est, comme il s'y est engagé, et cela vaut aussi pour son défaut de mémoire.

Son corps, le père de Montaigne l'avait aguerris sur les champs de bataille des guerres d'Italie, puis il l'avait, comme on dit, maintenu en forme par divers

exercices : « J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer [lancer] la barre, ou la pierre, ou à l'escrime : Et des souliers aux semelles plombées, pour s'alléger au courir et à sauter. Du prim-saut [saut sans élan] il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu par delà soixante ans se moquer de noz alaigresses : se jetter avec sa robe fourrée sur un cheval ; faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. »

L'autoportrait de Montaigne se double ainsi d'un portrait inverse de son père. Ainsi en va-t-il souvent entre père et fils, quelle que soit l'affection qu'ils se portent. Il était très sportif, je ne le suis guère ; il adulait les savants, « moy je les aime bien mais je ne les adore pas » ; il « haïssoit toute sorte de sauces, je les ayme toutes » ; il buvait plus et plus souvent que je ne fais ; il était arrivé vierge au mariage, moi après un bon nombre d'aventures amoureuses. Et ici, la distinction entre générations joue à plein : si nous buvons et mangeons moins qu'eux, dit le fils, « ce peut estre que nous nous sommes beaucoup plus jetés à la paillardise que nos pères. Ce sont deux occupations qui s'entrepêchent en leur vigueur. Elle a affaibli nostre estomac d'une part, et d'autre part la sobriété sert à nous rendre plus coints [dispos], plus damerets [galants] pour l'exercice de l'amour ». Si les parents boivent, les enfants ne trinquent pas toujours... Au demeurant, le père comme le fils étaient de petite taille, ils s'habillaient tous deux volontiers de noir et de blanc, ils avaient la même vigueur (« une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure »), ils ont souffert de la même maladie, cette gravelle ou maladie de la pierre dont Montaigne pense qu'elle est héréditaire dans « De la ressemblance des enfants aux pères », dernier chapitre de ses *Essais* de 1580.

• **De trois portraits : « combien de fois ce n'est plus moi ! »**

Si partiel que ce soit, ce qui vient d'être dit esquisse un portrait assez stable de Montaigne. S'en tenir là serait oublier que les *Essais*, selon le vouloir

ou le constat de l'auteur, sont un « registre de durée », enregistrement sur vingt ans de la vie d'un esprit-corps inséparable. Dans « De la ressemblance des enfans aux peres », Montaigne écrit : « Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que je commençay : Ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest : J'y ay pratiqué la colique, par la liberalité des ans ». De ces accès de colique néphrétique, nous reparlerons quand il sera question du corps malade et souffrant...

Même pointage, si j'ose dire, quelques années plus tard dans le chapitre « De la vanité », au Livre III, pour faire pièce à l'idée commune selon laquelle la sagesse serait le privilège de l'âge ou un lot de consolation concédé par la vie aux vieillards : « Je suis envieilly de nombre d'ans, depuis mes premieres publications, qui furent l'an mille cinq cens quatre vingts. Mais je fais doute que je sois assagi d'un pouce. Moy à cette heure, et moy tantost, sommes bien deux. Quand meilleur, je n'en puis rien dire. Il feroit beau estre vieux, si nous ne marchions, que vers l'amendement. C'est un mouvement d'yvroigne, titubant, vertigineux, informe. » L'esprit vacille en même temps que les jambes, et tous deux cependant continuent d'aller, sans nécessairement progresser.

Ainsi qu'on le fait de nos jours à partir de photos du temps passé, au dernier chapitre de son livre Montaigne contemple un jour trois portraits de lui à divers âges de sa vie, 25, 35, 55 ans : « J'ay des portraits de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans : je les compare avec celui d'asteure : Combien de fois, ce n'est plus moy ». Le sol se dérobe sous les pas de celui qui s'est donné pour devoir, presque pour mission, de faire « universellement son portrait » dans un seul et même livre, alors que chaque âge mériterait un portrait différent. Il en va de même pour l'esprit, conjointement, mais c'est en général moins manifeste : « Combien diversement jugeons nous des choses ? », s'exclame-t-il ailleurs en usant du même embrayeur, « combien de fois changeons nous noz fantasies ? ». Ainsi en est-il de nos goûts alimentaires : « Il y a des mouvemens en nous, inconstans et incognuz. Car des refors, pour exemple, je les ay trouvez

premierement commodes, depuis fascheux, à present derechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au claret [rouge léger], et puis du claret au blanc. »

Montaigne aime à regarder ainsi en arrière pour discerner, non pas un chemin parcouru, mais des ruptures et des contradictions, voire des incohérences, des allers et retours, dans sa façon de manger et de boire, de dépenser son argent, d'envisager la religion ou la science, et même dans sa façon d'écrire. Les *Essais* que nous lisons font coexister sur ces divers sujets divers avis, qui correspondent sans doute à divers âges de l'auteur, que le livre singulier, qu'il écrit par intermittence « et non, précise-t-il, ailleurs que chez moy », a pour effet de télescoper. Il ne s'agit même pas d'âges, au sens du latin *ætas*, période ou tranche de vie, mais de moments : « Je ne puis asseurer mon object : il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. Je ne peinds pas l'estre, je peinds le passage : non un passage d'aage en autre, ou comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. »

A moins de pouvoir imaginer l'aide d'une caméra qui filme en permanence nos faits et gestes ou qui, par endoscopie, fouille jusqu'à nos « replis internes », cette auto-anatomie d'un corps-esprit vivant était assurément impossible. A tout le moins l'écriture de soi permet-elle toutefois, par-delà la fragmentation des différents moi qu'elle charrie et atteste, d'assurer une sorte de permanence. Certes, quand Montaigne écrit « je » à vingt ans de distance, c'est à chaque fois un autre, mais l'emploi de la première personne lui permet d'affirmer, fût-elle illusoire, une existence et une continuité de papier à laquelle la succession de portraits peints ne saurait prétendre, et que la simple introspection paraît démentir : « A chaque minute, il me semble que je m'eschappe ». Encore faut-il que cette écriture de soi ne s'éloigne jamais trop de l'expérience corporelle, celle d'un corps qui va et vient ou circule en dictant, ou bien qui s'assoit pour écrire, puis se relève pour aller consulter quelque livre,

puis se rasseoit, etc. Chaque fois que Montaigne dit « ici », c'est aussi « maintenant ».

Hic et nunc : les *Essais* ont aussi une dimension thérapeutique, comme on peut le voir dans cette déclaration bien connue du chapitre final « De l'expérience » : « Quand je dance, je dance : quand je dors, je dors. Voire, et quand je me promeine solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangeres quelque partie du temps : quelque autre partie, je les rameine à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moy. » L'attention au corps présent et à son environnement sert en quelque sorte ici de garde-fou. C'est au fond cela que Montaigne appelle la « culture du corps » : non pas un entraînement sportif en vue de quelque performance, mais une attention de tous les instants à la vie du corps, naturellement consubstantielle à celle de l'esprit : « A quoy faire desmembrons nous en divorce, un bastiment tissu d'une si jointe et fraternelle correspondance ? Au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. »

• **Médecin de soi-même : « ma santé, c'est maintenir mon état accoutumé »**

La maladie et la vieillesse apportent malgré tout à ce corps son lot de misères et de douleurs. Montaigne juge ainsi presque insoutenable le passage dans la verge des calculs produits par ses reins, mal dont il souffre à partir de la quarantaine : « C'estoit à poinct nommé, de tous les accidens de la vieillesse, celui que je craignois le plus [...] Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable. J'en ay desja essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois ou je me flatte, ou encores y a-il en cet estat, dequoy se soustenir, à qui a l'ame deschargée de la crainte de la mort, et deschargée des menasses, conclusions et consequences, dequoy la medecine nous enteste ». S'il ne fuit pas la compagnie des médecins, il se méfie de leurs remèdes, trop souvent pires que

le mal. C'est d'abord sur lui-même qu'il compte pour apprendre à s'accommoder, avec philosophie, de son « vivre coliqueux ».

En quelque sorte, Montaigne est devenu avec le temps son propre médecin, en grec *empiricos*, celui dont le savoir repose sur l'expérience. Dans le chapitre qui porte ce nom se concentrent ses plus fortes attaques contre les médecins, par exemple celle-ci, amusée : « Si vostre medecin ne trouve bon, que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande : Ne vous chaille : je vous en trouveray un autre qui ne sera pas de son advis. » Ou encore celle-ci, plus radicale : « On peut dire d'eux, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales : mais qu'ils soient medecins, cela ne peut on dire. » Mieux vaut suivre les conseils de Tibère qui « disoit que quiconque avoit vescu vingt ans, se devoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine », ou de Socrate qui, « conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tres principal estude, l'estude de leur santé, adjoustoit, qu'il estoit malaisé, qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieux que tout medecin, ce qui luy estoit bon ou mauvais. » La leçon que Montaigne tire de ces exemples est de s'en tenir à l'expérience qu'il a de lui-même : « Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je voy que la maladie m'en desloge d'un costé : si je crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et par fortune, et par art, me voyla hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que cecy : que je ne sçauroy estre offensé par l'usage des choses que j'ay si long temps accoustumees. »

Aussi fait-il dans ce chapitre un relevé minutieux des façons de vivre dont il a expérimenté qu'elles étaient mauvaises pour sa santé : « sans m'essayer [m'éprouver], ne puis, ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle : comme de trois heures, apres le soupper, ny faire des enfans, qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur : ny me tenir nud

teste long temps : ny me faire tondre apres disner. Et me passerois autant mal-aisément de mes gans, que de ma chemise : et de me laver à l'issuë de table, et à mon lever : et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires [...] Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi d'autre part apporté les siennes : Comme de ne soustenir plus deux plains repas en un jour, sans surcharger mon estomach : N'y l'abstinence pure de l'un des repas : sans me remplir de vents, asscher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein. Car depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communément, apres cinq ou six heures, l'estomach me commence à troubler, avec vehemente douleur de teste : et n'arrive point au jour, sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vay dormir : et au partir de là, aussi gay qu'au paravant. »

A l'encontre de ce que prescrivent bien souvent les médecins de son temps, gaieté, désir, plaisir et variété trouvent naturellement leur place dans son mode de vie. A tous les tenants des régimes stricts, voici son conseil : « Je crois qu'il est plus sain, de manger plus bellement et moins : et de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit et la faim : je n'aurois nul plaisir à trainer à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour, ainsi contrains. [...] L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons nous à la premiere presente et cognuë. J'evite la constance en ces loix de jeusne. Qui veut qu'une forme luy serve, [qu'il] fuye à la continuer ; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment : six mois apres, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomach, que vostre proffit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage. » Si l'auteur de ces phrases les publie, c'est assurément qu'il pense que son expérience peut être utile aux autres : soyez à vous-même votre propre médecin, autant qu'il est possible, et faites confiance à votre corps, à ses défenses, à ses désirs.

• **Dire la sexualité : « je ne croyais pas tant oser »**

Moi non plus ! Mais il me faut revenir un moment à la fameuse « piece » dont nous avons déjà parlé.

Est-ce en effet aussi à partir de son expérience personnelle que Montaigne a su donner un avis profitable à tel de ses amis qui, le jour de ses noces, avait peur qu'on ne lui ait « noué les aiguillettes », c'est-à-dire jeté un sort pour le priver d'érection, comme il en fait le plaisant récit dans « De la force de l'imagination » ? Rien ne permet, à moins de trop solliciter le texte, d'affirmer que Montaigne ait connu lui-même en sa jeunesse de telles défaillances. Au lieu de le raisonner en vain, il l'a guéri, dit-il, par une imagination contraire, en lui faisant croire qu'en appliquant telle médaille sur ses reins au moment de l'acte, il conjurerait le sort. Le récit de Montaigne sera au XIX^e siècle le texte de référence des médecins sur cette question. En matière de sexualité, l'imagination lui paraît la maîtresse du logis. Ne l'est-elle pas d'ailleurs de toutes les maladies qu'on appelle aujourd'hui psycho-somatiques, qui intéressent particulièrement notre auteur parce qu'elles prouvent qu'il n'y a pas de barrière étanche entre le corps et l'esprit, bien au contraire ?

Mais poursuivons : « Jamais homme, dit-il de lui-même, n'eut ses approches plus impertinemment genitales ». Et cependant il savait, dit-il aussi, réfréner ses ardeurs par respect des dames. Plus même qu'il n'eût fallu peut-être : « Si je leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux. J'ay observé ma parole, és choses dequoy on m'eust aysement dispensé [...] J'ay faict caler soubz l'interest de leur honneur, le plaisir, en son plus grand effort, plus d'une fois ». Il aime qu'en amour « on fasse un peu l'enfant », il a les « yeux tendres » au refus, il ne conçoit guère « Vénus sans Cupidon », autrement dit la sexualité sans amour. Il considère comme une grave injustice à leur égard que les femmes soient rappelées en permanence à un devoir de chasteté dont les hommes se dispensent manifestement, alors même que leurs appétence sexuelle dépasse, pense-t-il, celle des hommes : « Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles

refusent les reigles de vie, qui sont introduites au monde : d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles ».

L'homme vieillissant qu'il est devenu se rémémore ses bonnes fortunes passées pour faire pendant aux idées sombres qui l'assaillent : « Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Janus ? Les ans m'entraignent s'ils veulent, mais à reculons : Autant que mes yeux peuvent recognoistre cette belle saison expiree, je les y destourne à secousses. » Il trouve aussi dans les vers de Virgile et Lucrèce sur les amours de Vénus et dans les scènes suggestives qu'il a fait peindre sans son cabinet, inspirées de la mythologie antique, de quoi nourrir de salutaires fantasmes au lieu de se lamenter sur sa virilité amoindrie. Quand il le fait, c'est en termes crus, mais sur un ton amusé : « Nature se devoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encore ridicule. Je hay de le voir, pour un pouce de chetive vigueur, qui l'eschaufe trois fois la sepmaine, s'empreser et se gendarmer, de pareille aspreté, comme s'il avoit quelque grande et legitime journee dans le ventre : un vray feu d'estoupe : Et admire sa cuisson, si vive et fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteinte. »

Pardon d'être revenu un moment sur cette préoccupation qui fut assurément celle de Montaigne comme de tout un chacun. Il a répondu d'avance, toujours dans « Sur des vers de Virgile », à ceux qui pourraient l'accuser d'indécence ou d'obscénité : « Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire, et si juste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclurre des propos serieux et reglez ? Nous prononçons hardiment, tuer, desrober, trahir : et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est-ce à dire, que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy [loisir] d'en grossir la pensee ? »

« Cet appetit, insiste-t-il, ne devoit appartenir qu'à la fleur d'une belle jeunesse. » Montaigne est, sur ce dernier point, d'un avis opposé à celui qu'on prône aujourd'hui sur la sexualité des gens âgés. A l'entendre, ses

contemporains simplement adultes pouvaient eux-mêmes juger sa proposition dérangeante : « Le diray-je, pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge ? L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance ». On peut être sûr qu'il n'en interdirait pas la pratique au jeune gentilhomme dont il esquisse la formation idéale à la demande de la comtesse de Gurçon dans « De l'institution des enfants », pas plus qu'il ne lui interdit l'ivresse, précisément pour qu'il apprenne à s'en méfier, mais aussi parce que le futur courtisan, conseiller ou diplomate qu'il s'agit de « former » n'est pas appelé à être moine ni clerc. Il lui faudra être capable de partager les plaisirs des princes et des grands à l'occasion : « Je veux qu'en la desbauche mesme, il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal, ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. » Malgré son exigence éthique, on ne manquera pas de reprocher très vite à l'auteur un tel conseil d'éducation.

• **Mort et outre-mort : « ce ne sera plus nous »**

« Combien de fois, ce n'est plus moy, combien est mon image presente plus eslongnée de celles là, que de celle de mon trespas ! », s'exclamait Montaigne devant ses trois portraits. Il est temps d'en venir à cette question déplaisante : que devient le corps mort ? Non pas qu'elle hante les *Essais* : ce qui préoccupe leur auteur, c'est plutôt le mourant que le mort, du moins jusqu'à ce qu'il ait fait son expérience d'un accident de cheval dont il fait longuement le récit : « m'estant allé un jour promener à une lieuë de chez moy, [...] j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guere ferme. A mon retour, [...] un de mes gens grand et fort, monté sur un puissant roussin, [...] vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre-mont : si que voila le cheval abbatu et couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout

meurtry et tout escorché, mon espée que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement, ny sentiment non plus qu'une souche. » On le croit mort, deux heures durant, et on l'emmène : « je commençay à me mouvoir et respirer : car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur : et plusieurs fois par le chemin, il m'en falut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie. [...] Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lèvres : je fermois les yeux pour ayder (ce me sembloit) à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste : mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à ceste douceur, que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. » Et Montaigne de conclure : si c'est cela, la mort, quelque chose comme un évanouissement indéfiniment prolongé, elle n'est pas à craindre, contrairement à ce que pensait l'ami La Boétie...

Mais qu'en est-il de l'après-mort, du devenir du corps après la mort ? Celui de Montaigne sera, comme souvent à l'époque pour les nobles, réparti en deux lieux, le cœur dans l'église de son village, le reste de sa dépouille au monastère des Feuillants, à Bordeaux, dans un tombeau au-dessus duquel, encore aujourd'hui, on voit son gisant en armes, les mains jointes. Ceux qui ont lu le Livre I des *Essais* ont rencontré, au chapitre 2 une forme de survie du corps plus guerrière encore : celle du roi Edouard I^{er} d'Angleterre, qui ordonna à son fils de le faire bouillir une fois mort pour emporter ses ossements avec lui à la guerre et celle de l'hérétique bohémien Jean Vischa qui voulut être écorché pour que sa peau servît de tambourin au combat.

La foi chrétienne que professe Montaigne le faisait toutefois, en principe, espérer une tout autre destinée : celle d'une résurrection des corps au jugement dernier, dogme très différent de celui d'une réincarnation ou transmigration de l'âme avec lequel on le confond bien souvent. Montaigne n'adhère pas à cette dernière, enseignée par Pythagore. Il aime à rappeler en revanche que, selon la doctrine chrétienne, au dernier jour, le corps lui aussi recevra, tout comme l'âme, punition ou récompense. Y croit-il vraiment ? Difficile à dire. Ce qu'il sait, c'est le mot par lequel les apôtres Pierre et Paul désignent, pour l'un l'opération par laquelle Jésus se montra dans sa gloire à quelques disciples privilégiés au jour dit de la Transfiguration, pour l'autre celle tout aussi divine par laquelle le croyant est appelé à revêtir, lui aussi, un corps de gloire pour vivre éternellement auprès de Dieu. Ce nom, c'est *métamorphose*, dernier mot de la longue « Apologie de Raymond Sebond » et qui ne renvoie pas seulement à Ovide.

Une question se pose pourtant à Montaigne, vertigineuse : de ce corps glorieux à venir, même si l'on y croit, que peut-on vraiment en savoir et en dire ? Il cite ainsi la Bible en même temps qu'il s'adresse à Platon : « Œuil ne sçauroit voir, dit Saint Paul : et ne peut monter en cœur d'homme, l'heur [bonheur] que Dieu prepare aux siens. Et si pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis Platon par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous, ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses. » Quelque autre *chose* ! Même quand on y croit, voilà une perspective d'avenir assez peu exaltante ! Sauf à renoncer à l'individu qu'on est pendant sa vie, même changeant, mixte d'un corps qui sent et d'un esprit qui raisonne.

Ultime, mais toujours en mouvement, la seule métamorphose de Montaigne à notre portée, ce sont ses *Essais* : « je suis moy mesmes la matiere

de mon livre », « je n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict. Livre consubstantiel à son auteur : D'une occupation propre : Membre de ma vie ». On connaît ces déclarations, même si on déforme souvent la seconde en ajoutant une négation qui fait contresens. A bien entendre le titre de l'édition originale, le nom de Montaigne faisait partie du titre, il ne s'en détachait pas encore comme auteur, il désignait seulement l'essayeur et son champ d'expérimentation : « Essais de Messire Michel Seigneur de Montaigne ». Ce qu'a eu jusqu'au bout pour mission de prolonger ce livre, c'était la vie même de Messire Michel, autant du moins qu'on pourrait le lire, car l'auteur pensait que le français qu'on parlerait cinquante ans plus tard serait bien différent de celui de son temps.

Il voulait au moins donner à ses « parents et amis », comme il le déclare dans l'avis « Au lecteur », la possibilité de jouir encore un peu de sa compagnie, au-delà de la mort, par livre interposé. Le corps de Montaigne, c'est en définitive là, dans son livre, qu'il convient de le chercher. Albert Thibaudet, le premier éditeur de Montaigne pour la Pléiade, l'avait bien compris, qui ayant emporté avec lui ses *Essais* jusque dans les tranchées, notait soigneusement toutes les métaphores corporelles qu'il y rencontrait. Parmi elles, celles qui s'attachent plus précisément aux préférences de style et à l'entreprise d'écriture dont l'auteur mesure la singularité méritent d'être rappelées pour finir, sans autre commentaire : « Icy nous allons conformément, et tout d'un train, mon livre et moy », « j'ayme l'alleure poétique, à sauts et à gambades », « mes pensees dorment, si je les assis. Mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent ». Ce Montaigne en mouvement, Jean Starobinski l'a perçu mieux que d'autres, jusqu'à en faire le titre de son ouvrage critique. Mais c'est le livre même de Montaigne que j'invite ceux qui ne l'ont pas fait, à découvrir, dans l'édition de leur choix, si possible sur papier pour avoir entre les mains quelque chose qui rappelle, sur un mode pacifique, la peau des tambourins dans lesquels Jean Vischa avait voulu se survivre pour continuer de tenir compagnie à ses troupes.